

Banque « Agro – Vété »

AT – 0214

FRANÇAIS

Durée : 3 heures

L'usage d'une calculatrice est interdit pour cette épreuve.

Cette épreuve a pour objectif d'évaluer la capacité du candidat à comprendre puis à produire une argumentation, sa connaissance du programme, la qualité de la formulation écrite et la correction de la langue (orthographe et grammaire). Elle comporte trois parties :

- 1) Analyse en 150 mots (marge de 10 % en plus ou en moins tolérée) d'un texte de 750 mots environ, en lien avec le programme des œuvres étudiées (notée sur 8 points).
- 2) Une question de vocabulaire portant sur deux mots ou expressions du texte, à définir dans leur contexte (notée sur 2 points).
- 3) Un développement d'une page et demie environ, à partir d'une citation extraite du texte ; ce développement devra s'appuyer sur les trois œuvres du programme de l'année (noté sur 10 points).

1) Analyse (notée sur 8 points)

Analysez le texte suivant en 150 mots (avec une marge de plus ou moins 10%). **Indiquez le nombre de mots en fin d'analyse**, en respectant un décompte conforme à celui des typographes : « il n'est pas », « c'est-à-dire », « le plus grand », comptent respectivement pour 4, 4 et 3 mots.

Le mal, disait Henri Michaux, « c'est le rythme des autres. » Il avait raison ; nous avons tous éprouvé, dans l'emploi de nos journées, dans le formatage de nos vies sociales, et plus encore au sein des relations d'amour ou d'amitié, combien il est difficile de « faire avec » le rythme des autres, avec leur rapport à la durée, à l'espérance, à l'habitude, à la patience ou au retard. L'auteur de *Plume* a toujours été attentif aux discordances, à ces déplacements et à ces désorientations qui transforment notre corps en ce qu'il appelait une « machine à appréhender les différences ». Il en voyait partout l'occasion et la menace. [...]

Michaux figurait ainsi le mouvement de la vie individuelle comme une défense, une préservation contre les déphasages. [...]

Il décrivait souvent la lutte, l'effort de dépassement et de répliques que l'on oppose au passage des autres en soi. [...]

Le mal, donc, c'est le rythme des autres, qui vous traversent.

Barthes le disait d'une autre façon, plus immédiatement politique : « la subtilité du pouvoir, posait-il, passe par la dysrythmie, l'hétérorythmie. » Il racontait par exemple cette petite scène ordinaire, familiale elle aussi, observée depuis sa fenêtre de la rue Servandoni : une mère fait avancer devant elle une poussette vide en tenant son enfant par la main ; mais elle va d'un pas trop rapide, elle oblige l'enfant à courir, le contraint à son rythme à elle – « et pourtant c'est sa mère ! ». C'est ainsi, pour Barthes, que s'impose subtilement « le pouvoir » : en un rythme forcé, qui exclut la nuance des pulsations individuelles, le réglage des différences et des justes distances. « Chacun son rythme de chagrin », ajoutait-il dans son *Journal de deuil*, étonné par la demande sociale qui pèse sur un homme endeuillé, comme si au bout d'un temps codé de quelques mois, on n'avait plus vraiment le droit de se dérober aux requêtes, aux habitudes de la vie publique.

L'un et l'autre ont senti avec quelle force s'insinuent, au cœur des personnes, des formes contraignantes – ce que Bachelard appelait les fausses permanences et les identités mal faites. Sans doute les écrivains savent-ils mieux que quiconque se rendre attentifs à la subtilité des discordances, et faire marcher pour nous, en nous, la machine à appréhender les différences.

Mais Barthes ou Michaux ont aussi songé que la recherche d'un rythme à soi exige ces sorties, et requiert une composition avec des formes autres : pour chacun de nous, le réglage d'une pulsation de vie ne repose en effet pas sur une clôture, mais sur une accommodation permanente, difficile, avec des forces de déphasage qui sont aussi des réserves de création, et des occasions d'élaboration d'une manière de vivre (et de vivre ensemble). Les écrivains font

ainsi écho aux réflexions des anthropologues sur la constitution rythmique de l'humain et du social. Quelqu'un comme Leroi-Gourhan (et plus généralement les penseurs de la technique, à commencer par Marcel Mauss) avait envisagé dans les années 1960 une véritable anthropologie du rythme ; il concevait le rythme comme la forme dynamique de l'insertion de l'individu dans l'existence, la ponctuation affective des milieux de vie et des façons de se regrouper dans ces milieux. Ici, c'est par un rééquilibrage permanent, mouvementé, ouvert, que notre vie se révèle d'emblée rythmique (créatrice de figures et de façons de se tenir dans le temps), c'est-à-dire, aussi, esthétique.

Barthes en a retrouvé l'impulsion, et a tourné cette question d'une régulation rythmique vers une interrogation politique. Il s'est longuement interrogé sur ce que serait un rythme juste, un rythme, dit-il, « qui s'accorde à ma demande intérieure ». Et il en a trouvé le modèle dans des vies tout à fait éloignées, celles des moines des premiers siècles demeurant sur le mont Athos ; la plupart du temps isolés, ces moines vivaient tous selon leur propre tempo, mais ils se rencontraient avec régularité, conjuguant ainsi leurs possibilités de liens, rassemblant leurs distances – Barthes appelait cela la « contradiction d'une mise en commun des distances », « l'utopie d'un socialisme des distances ». Cette unité composée (composée et non pas divisée) constituait pour lui un régime de vie idéale, un véritable fantasme formel qui avait trouvé son nom savant, « l'idiorythmie » : une forme individuelle négociée avec et dans une forme collective, une liberté réglée, un équilibre de solitude et de communauté, une solitude régulièrement interrompue, une paix mouvementée, et pour ainsi dire *rimée*.

Marielle Macé, « Le rythme des autres », publié dans le collectif *Où est passé le temps ?* sous la direction de Jean Birnbaum, Paris, Folio Essais, 2012, p. 37-41.

2) Questions de vocabulaire (notées sur 2 points)

Expliquez, en vous appuyant sur le contexte, le sens des expressions suivantes :

- « La subtilité du pouvoir passe par la dysrythmie », § 5.

- « La ponctuation affective des milieux de vie et des façons de se regrouper dans ces milieux », § 7.

3) Développement (noté sur 10 points)

En citant Michaux, Marielle Macé propose la réflexion suivante : « Le mal, donc, c'est le rythme des autres, qui vous traversent. »

Cette affirmation s'accorde-t-elle à votre lecture de *Sylvie* de Gérard de Nerval, du chapitre II de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* d'Henri Bergson, et de *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf ?